

Mon oncle

Il m'est arrivé plus jeune d'entendre un oncle, marié à la sœur aînée de ma mère, évoquer avec fierté ses expériences de captivité dans des geôles tunisiennes avec un certain Habib Ben Ali Bourguiba. Maurice S. l'oncle en question, demeura un fervent communiste jusqu'à la fin de ses jours, qu'il consuma à Paris, à raison de plusieurs paquets par jour de Gitanes sans filtre. Ce qui ne l'empêchait pas de nous avouer, la cigarette au bec, son regard bleu malicieux brillant dans des volutes de fumée, assis dans son salon d'un HLM de Mairie des Lilas, lorsque nous venions avec mes frères visiter notre cousin, son fils, que s'il avait été riche, jamais il n'aurait adhéré au parti.

Militant politique dans les milieux nationalistes, bien que membre de la communauté juive des banlieues de Tunis, Maurice S. avait dû croiser à plusieurs reprises, vers la fin des années 1920, celui qui fut par la suite le premier président de la République tunisienne entre 1957 et 1987. À son retour en Tunisie, après des études d'avocat en France, Habib Bourguiba, fer-de-lance du mouvement pour l'indépendance de la Tunisie, fonda en 1934 le *Néo-Destour*, un parti qui visait à se libérer du joug de la France. Il fut souvent arrêté et exilé par les autorités du protectorat français.

C'est lors d'une de ses nombreuses arrestations que Maurice S. partagea la cellule de H. Bourguiba. Le futur président fut tout de suite séduit par les moqueries gouailleuses et l'accent des faubourgs de la Goulette de mon oncle. Les gardiens les entendaient rire et discuter sans discontinuer toute la journée. Maurice nous confia que c'est lui qui avait convaincu Bourguiba, durant ces quelques jours de cachot, de négocier avec la quatrième République Française, tout en faisant pression sur elle, pour obtenir l'indépendance de la Tunisie. À leur sortie de prison ils devinrent inséparables. Mon oncle avait gardé des coupures de journaux où il apparaissait sur des photos toujours aux côtés de son nouvel ami.

Depuis l'indépendance en mars 1956, Bourguiba, épaulé par ses fidèles conseillers et amis, était décidé à mettre fin à la monarchie et à proclamer la République. Il s'appliqua à mettre en place un état moderne dont la politique au début, fit de lui une exception parmi les dirigeants arabes. Maurice S. qui avait souffert de la précarité de son milieu, n'avait jamais fréquenté l'école et n'avait

jamais pu supporter la façon dont avaient été exploitées sa mère et ses sœurs. Il encouragea son ami à développer l'éducation pour tous et à réduire les inégalités entre les hommes et les femmes.

Toutes ces bonnes intentions n'empêchèrent pas le développement d'un culte de la personnalité autour de l'image du président. Il aimait s'entendre appeler le *Combattant suprême*. Et ce qui finit de décevoir l'attachement de mon oncle à son égard, ce fut lorsqu'il comprit qu'Habib ne supportait plus la conflictualité et le débat d'idées en politique. Après dix années de pouvoir auprès de Bourguiba, en tant que conseiller, Maurice S. se décida à quitter la Tunisie pour toujours et à rejoindre sa communauté, exilée à Paris.

Il fut engagé en tant que manœuvre chez Renault et le resta jusqu'à sa retraite. Encarté au parti communiste, il se sentait revivre ses jeunes années de militant, à chaque élection et à chaque fête de l'Huma.

Après le départ de mon oncle, un régime de parti unique s'instaura sur près d'une vingtaine d'années en Tunisie. La fin de la présidence de Bourguiba, s'illustra par sa santé déclinante, la montée du clientélisme et de l'islamisme et s'acheva par sa destitution, le 7 novembre 1987, sur décision de son Premier ministre Zine el-Abidine Ben Ali.

Vers les dernières années de sa vie Maurice S. semblait ne plus avoir toute sa tête. Quand il ne sillonnait pas tout Paris pour faire ses courses, il restait assis sur son balcon ou dans son salon des heures durant à fumer et à dessiner sur des petits carnets, tout en pouffant de rire au milieu de grandes discussions qu'il entretenait aussi bien avec des revenants de la famille qu'avec d'autres personnages plus illustres et disparus, comme Jean Gabin ou le général De Gaulle. Il n'avait rien perdu de son bagou railleur et les histoires en arabe ou en français qu'il nous rapportait de ses échanges avec les morts avaient raison le plus souvent de l'hilarité générale. Ses longues années d'usine avaient développé chez lui le sens de la mécanique. Il s'ingéniait, depuis quelque temps à inventer des machines à vapeur et des turbines hydrauliques capables de générer plus d'énergie que d'autres combustibles fossiles rares dont il consignait les dessins dans ses carnets. Il envisageait de présenter ses inventions au président de la république française de l'époque. Jusqu'à sa fin il adressa régulièrement ses réflexions à ce dernier sur des feuilles volantes qu'il pliait avec application dans une forme d'enveloppe et qu'il nous demandait de déposer dans la boîte aux lettres des PTT, sans y coller de timbre, car lui et le président se connaissaient, nous confiait-il en secret.

Téo FDIDA